TEMPERATURE

De 30 mars 1905.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 131 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	62	17
Midi.....	76	24
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	72	22

La consommation du coton.

Les producteurs de coton du sud des Etats-Unis ont récemment formé une vaste association dans le but de maintenir le prix de leur produit à un niveau rémunérateur.

Pour arriver à ce but, ils ont d'abord décidé de mettre en réserve le surplus de la récolte dernière, deux millions de balles environ, et de réduire systématiquement l'étendue de terres cultivées.

Il faut croire que ces procédés ne manquent pas d'une certaine valeur, puisque non seulement la baisse du coton a été enrayée du coup, mais une hausse relativement importante s'est produite.

On ne saurait donc blâmer les cultivateurs de coton d'avoir recours à ces moyens qui se rattachent à la spéculation plutôt qu'au principe général et immuable de l'offre et de la demande ; mais il peut n'être pas inutile de rappeler à ces cultivateurs que ces moyens ne sont forcément que d'une nature temporaire.

L'emmagasinement d'une forte quantité de coton et la réduction de l'étendue cultivée à des limites plus étroites peuvent être d'excellents procédés pour traverser victorieusement la crise actuelle ; l'expérience semble même le démontrer jusqu'ici, quoiqu'on ne pourra se prononcer d'une manière définitive que plus tard, mais il ne faudrait pas croire qu'ils constituent le remède par excellence et qu'ils pourront être employés aussi avantageusement à l'avenir. C'est par d'autres moyens que la prospérité de la culture cotonnière doit être assurée, et surtout par celui que préconise le Secrétaire du Commerce et du Travail dans le cabinet de Washington, M. Metcalf.

Ce moyen, dont, du reste, le Secrétaire du commerce n'est pas le promoteur puisqu'il a été recommandé par l'Association nationale des producteurs de coton siégeant à la Nouvelle-Orléans, consiste dans l'encouragement et le développement de la consommation du coton américain à l'étranger ; c'est, en un mot, de maintenir et de fortifier les positions sur les marchés existants et de chercher des débouchés nouveaux. Lorsque par ce moyen les Américains auront réussi à augmenter la consommation de leur coton, il ne leur sera plus nécessaire de recourir aux expédients actuels ; le produit de leurs champs sera chaque fois vendu jusqu'à la dernière balle, et vendu à un prix rémunérateur.

Le président Roosevelt s'intéresse vivement au mouvement inauguré en faveur du développement de la consommation du coton à l'étranger, et avec le concours actif du Secrétaire du Commerce il ne peut que prendre une forme tangible dans un avenir peu éloigné.

Le Congrès s'occupera de cette importante question au cours de la session prochaine et, selon toutes probabilités, instituera une Commission qui donnera une forte impulsion au mouvement et concourra au succès définitif des intéressés.

LES SOUVENIRS DE GIBOYER

Paris, 19 mars.

Emile Augier avait donné au Théâtre-Français la comédie des "Effrontés" au commencement de 1869 ; il donna celle du "Fils de Giboyer" à la fin de l'année suivante. La première était une étude du monde financier de l'époque, et l'on y rattacha le nom d'un célèbre banquier, M. Mirès. La seconde était une comédie sociale, et même quelque peu politique, malgré que l'auteur s'en soit énergiquement défendu. Comme on avait fait pour les "Effrontés", on mit à ce moment des noms sur certains personnages de la pièce, bien que l'auteur ait encore protesté contre les allusions qu'on lui prêtait. Il en avoua pourtant une, celle de Déodat, et il ajouta à son sujet : "Les représailles sont si légitimes contre cet insulteur, et il est d'ailleurs si bien armé pour se défendre !" Il ne le nommait pas, toutefois, et laissa le public hésitant entre deux personnalités. Il s'agissait peut-être des deux.

Dans les "Effrontés", on s'était beaucoup amusé, l'année précédente, du personnage de Giboyer créé par Got, qui en avait fait un bohème épique. Le personnage n'était qu'accessoire. Il semblait extrait des scènes de Murger. L'épisode de la pipe avait fait et fait encore beaucoup rire. On vit alors quelque ressemblance satirique entre ce personnage et le Figaro de Beaumarchais. C'était, à la vérité, lui faire beaucoup d'honneur.

On parlait encore à Paris du satellite de Verneuillet lorsqu'on apprit que la Comédie Française mettait à l'étude le "Fils de Giboyer". Bh quoi ! ce bohème avait donc un fils ? On se rappelait les théories sociales qu'il exposait au marquis d'Auberive, et il était bien certain pour tous que le fils continuerait l'œuvre sociale que la misère du père l'avait empêché d'entreprendre. On vit dans la seconde pièce la suite de la première, alors qu'elles n'ont de rapport que parce que deux des personnages de l'une se retrouve dans l'autre. Figaro du "Barbier de Séville" était bien passé dans le "Mariage". Et comme Emil Augier s'était montré satirique et pamphlétaire dans les "Effrontés" en voulut qu'il en fût de lui comme de Beaumarchais et ce rapprochement n'était-il pas des plus flatteurs ?

Le "Fils de Giboyer" vit donc le feu de la rampe le 1er décembre 1862, et son apparition souleva tout de suite des haines et des colères. L'auteur était à la fois un familier du Palais-Royal et des Tuileries, plus peut-être du Palais que du Château. Des indiscrétions avaient dénoncé certains côtés dangereux de la pièce. Tout un parti s'y croyait attaqué, et des influences s'étaient agitées pour qu'elle n'arrivât pas devant le public. Il faillit y avoir une interdiction, et le prince Napoléon dut traverser la rue de Rivoli pour lever les scrupules de son impérial cousin, qui s'était, un moment, rangé par prudence du côté de la censure. Les comédiens s'étaient inquiétés de cette menace. Ils avaient pleine confiance dans l'ouvrage. Le nom d'Emile Augier était dans toute sa gloire et leur garantissait le succès. Allait-il falloir renoncer au bénéfice de longs mois de travail ? Napoléon III avait lu la pièce, et on raconte qu'il s'était même montré secrètement ravi des allusions qu'on pouvait faire et contre lesquelles l'auteur allait avoir l'occasion de protester.

La première représentation fut houleuse. La salle était divisée en deux camps. On était venu avec la ferme intention de se prononcer dans un sens ou dans un autre, suivant les incidents. Le parterre, qui faisait encore la loi, avait été prudemment trié sur le volet pour diriger la manifestation, escomptée dans le sens le plus favorable à l'avenir de la pièce.

Le lendemain, ce fut bien pis. Dans la presse, les avis étaient partagés. On accusait l'auteur d'avoir fait des personnalités, d'avoir frappé des ennemis à terre. Il se défendit de l'une comme de l'autre accusation. Ces prétendus vaincus, il les voyait partout triomphants, disait-il. De quoi venaient-ils se plaindre ? Quant aux personnalités, il n'acceptait que celle de Déodat et repoussait bien loin celle du parlementaire auquel il avait donné le nom de Coutarier de la Haute-Sarthe, et qui ne jouait du reste dans la pièce qu'un rôle épisodique.

La clameur publique avait désigné un grand polémiste, doublé d'un grand écrivain, M. Louis Veuillot, sous le masque de Déodat. Il se fâcha comme un beau diable et malmena de main de maître le petit fils de Pignolt Lebrun, qu'il accusa de l'avoir "giboyé" en plein théâtre. D'autres avaient cru reconnaître, sous la défroque de Giboyer, Eugène de Mirecourt, qui publiait précisément, à ce moment, une série de biographies contemporaines. Il ne crut pas pouvoir mieux répondre à l'attaque qu'en évoquant devant l'auteur du "Fils de Giboyer" le spectre de l'écrivain de "M. Botte", dont le nom avait été mêlé aux petites intrigues de la Cour de Westphalie. Et, dans tous les journaux, c'était suivant leurs nuances, ou des critiques acerbes ou des louanges exagérées.

Il n'en est pas moins vrai que la pièce était immédiatement partie pour un grand succès, et que, en présence des manifestations hostiles qu'elle excitait, des passions qu'elle déchaînait, des dénonciations dont elle était l'objet, les comédiens craignaient de se la voir arracher. La censure n'y songeait plus. L'Empereur riait dans sa moustache du bon tour qu'il croyait jouer à ses adversaires.

De Paris, la pièce passa dans les départements, où le succès la suivit, et aussi la réprobation de quelques-uns, l'exaltation du plus grand nombre. Elle fut la cause de procès nés de soirées tapageuses. Dans un chef-lieu d'arrondissement dont le sous-préfet, qui s'appelait Beyer, n'avait pas cru devoir assister à la représentation, de mauvais plaisants demandèrent : "Où gît Beyer ?

C'est au cours d'un de ces procès, à Toulouse, croyons-nous, que l'avocat d'un prétendu perturbateur prit pour texte de sa défense que les applaudissements ne troublaient pas moins l'ordre public que les sifflets, partant qu'il n'y avait pas plus de raison d'interdire ou d'autoriser les uns que les autres.

Des créateurs du "Fils de Giboyer", deux sont encore de ce monde : Laroche, qui est devenu "gentleman farmer" dans le Morbihan, après avoir précisé la silhouette du comte d'Outreville, et Mme Favart, qui fut inimitable dans Fernande et enseigne aujourd'hui l'art de la comédienne, dans lequel elle a excellé. Mais Samson, Got, Prevost, Delaunay, Barré, Mmes Arnould-Plessis et Nathalie, tous sont morts, les uns depuis longtemps déjà, les autres plus récemment, et c'est à la troupe nouvelle et rajeunie de la Maison de Molière qu'il appartient maintenant de faire valoir les personnages d'Emile Augier. Nous sommes tranquilles ; ils s'en acquitteront à merveille et se montreront dignes de leurs devanciers.

Monnaie de métal et billets de banque.

Le docteur Thomas Darbington est vivement préoccupé par les dangers de contagion que présente la monnaie de métal et de papier. Il voudrait qu'on laissât les billets de banque peu de temps en circulation.

Le docteur William Parker a fait quantité d'expériences intéressantes à ce sujet. Des billets ou des pièces de monnaie inoculés avec des bacilles de diphtérie conservent ces bacilles pendant un temps plus ou moins long. Le docteur Parker a aussi soumis à des analyses microscopiques des billets et des pièces, provenant de différentes maisons de commerce, et a relevé les moyennes suivantes : bacilles vivant de la diphtérie trouvés sur des sous, 20 ; sur des pièces de 10 sous, 40 ; sur des billets de banque, à peu près propres, 1,350 ; sur des billets de banque sales, de 70 à 75,000. Il semble résulter de ces expériences que les billets de banque sont infiniment plus dangereux pour la santé publique que la monnaie métallique.

Et pourtant que de gens braveraient d'un cœur léger ce risque d'infection.

Avantages inappréciables.

Il n'y a pas que l'amitié d'un grand homme qui soit un bienfait des dieux ; la simple naissance d'une célébrité peut représenter pour la localité où elle voit le jour des avantages appréciables. C'est ainsi que la ville de Stratford doit sa prospérité au grand Will, à Shakespeare.

Tous les ans, il arrive à Stratford au moins 20,000 touristes, des shakespeariens qui viennent de tous les coins du monde. Et les habitants de Stratford, la municipalité en tête, en Anglais pratiques qu'ils sont, s'entendent à faire payer à ces fervents le tribut de l'admiration : ils leur font mettre la main à la poche à chaque pas qu'ils font dans la ville. L'an dernier, les visiteurs étaient au nombre de 26,510 qui ont déboursé, rien qu'en droits d'entrée, plus de 40,000 francs : 13,250 francs pour visiter la maison natale de Shakespeare, 8,200 francs au Museum, 6,540 francs au Memorial-Theater, 5,240 francs à la maison Anne Hathaway et 11,500 francs au temple de la Trinité où est enterré le grand dramaturge.

Ajoutez à cela les prix de séjour des touristes et vous aurez une idée des bénéfices en droits d'auteur que les braves Stratfordiens tirent tous les ans de la gloire de leur concitoyen.

Le pont-levis de la Bastille.

Les terrassiers occupés sur les chantiers de la ligne métropolitaine numéro 5 (Austerlitz-gare du Nord) ont fait, ces jours derniers, sous la place de la Bastille, une découverte qu'il n'est pas sans intérêt de signaler et qu'on peut qualifier d'historique.

En procédant au déblaiement des terres, ils ont mis à jour une partie de la muraille du fossé et le pont-levis de la vieille forteresse, que la fureur populaire renversa en 1789.

Du pont-levis, il ne reste, bien entendu, que la maçonnerie qui le supportait et quelques fragments de bois pourri.

Dans un recoin, entouré de murs épais, et qui, vraisemblablement, servait jadis de corps de garde, on a trouvé un certain nombre de boulets de canon en pierre et en bronze. La plupart sont brisés.

Ces intéressants souvenirs du passé vont être transportés au musée Carnavalet.

Quant au mur de soutènement du pont levis de la Bastille, ainsi qu'à la partie des murailles de la forteresse que l'on vient d'exhumer, ils seront démolis avec soin, pour être réédifiés dans l'état où ils subsistent actuellement.

On sait qu'une partie des murs de l'ancienne prison royale, retrouvée lors de la construction de la ligne numéro 1 ont été placés à l'extrémité du boulevard Henri IV.

THEATRES.

ORPHEUM.

Mabelle Adams, une violoniste d'un talent exceptionnel, et Paul Conchas, un athlète sans pareil, sont les clous du programme de l'Orpheum cette semaine. Les autres numéros sont également très amusants. Les spectateurs s'intéressent beaucoup au vitagraphe qui reproduit l'inauguration du président Roosevelt.

TULANE.

Otis Skinner et sa troupe triomphent à chaque représentation de "The Harvester" au Tulane. La salle ne désemplira pas d'ici dimanche soir. Lundi, première représentation à la Nouvelle-Orléans de "A Madcap Princess", un opéra comique qui a obtenu un grand succès à New York.

CRESCENT.

"The Sign of the Four" a été joué deux fois hier au Crescent et a fait deux salles combles. Il en sera de même aux deux représentations de demain.

A partir de dimanche soir "His Last Dollar, avec David Higgins dans le rôle principal.

GREENWALL.

Pour le nombre et l'intensité des situations poignantes "At Cripple Creek" est un mélodrame sans rival. Aussi son succès est-il phénoménal.

A partir de demain en matinée "The Tornado", autre drame à grand spectacle et nouveau triomphe pour la troupe Baldwin-Melville.

L'inauguration de la statue élevée en souvenir des victimes du "Slocum".

Washington, 30 mars—Le président Roosevelt adressera un discours à l'occasion du dévoilement de la statue élevée en souvenir des victimes de la catastrophe du "General Slocum".

La cérémonie aura lieu à Brooklyn le 30 mai.

—:o:—

La question de paix.

St-Pétersbourg, 30 mars, 9 heures 05 du soir. La question de paix n'a fait aucun progrès aujourd'hui.

Tous les yeux sont maintenant fixés sur Washington et Paris d'où l'on espère voir partir les premières paroles de paix.

On croit dans les cercles diplomatiques, malgré les démentis officiels, que l'entretien qu'a eu hier le président Roosevelt avec le ministre Takahira et les ambassadeurs Jusserand et Speck von Sternburg a eu trait principalement à l'ouverture des négociations de paix.

Le ministère russe des affaires étrangères maintient toujours formellement que la Russie n'a encore fait aucune démarche officielle ayant en vue la paix ; ces affirmations sont l'expression exacte de la vérité.

L'attitude prise par les parties intéressées est absolument naturelle si l'on considère la délicatesse de la phase actuelle, les négociations n'étant pas encore ouvertes.

—o—

Nomination prochaine d'Alexieff

St-Pétersbourg, 30 mars — On annonce sous bonne autorité que l'ancien vice-roi Alexieff sera nommé au poste de gouverneur général de Moscou en remplacement du défunt grand duc Serge

—:o:—

Incendie à l'Université Denison

Newark, O., 30 mars—La salle des Sciences de l'Université Denison, à Granville a été entièrement détruite aujourd'hui par un incendie.

Les pertes se montent à 100,000 dollars. Les appareils scientifiques dans la salle valaient plus de 45,000 dollars.

—:o:—

La question dominicaine.

Washington, 30 mars— Signor Mayor des Planches, ministre d'Italie à Washington, s'est rendu aujourd'hui au département d'Etat où il a eu un long entretien avec le sous secrétaire Adee au sujet de l'entente internationale concernant la perception des recettes des douanes de St-Domingue.

L'ambassadeur a pris notice du "modus vivendi" proposé par le président et a déclaré que certainement son gouvernement serait d'accord avec les mesures prises à Saint Domingue.

—o—

Le transport des restes de l'ambassadeur Aspiroz.

Washington, 30 mars—Le gouvernement a décidé que le groupe officiel qui accompagnerait à bord du "Columbia" la dépouille mortelle du défunt ambassadeur du Mexique, Senor Don Manuel D. Aspiroz, comprendrait la veuve de l'ambassadeur, ses deux filles et son fils.

La date du départ n'est pas encore fixée, mais il est probable que le "Columbia" quittera les Etats-Unis dans les environs du 5 avril.

—o—

Mort de M. Herbert R. Bloodworth.

Atlanta, Gie, 30 mars — M. Herbert R. Bloodworth, caissier de la Banque Nationale d'Atlanta, est mort aujourd'hui à l'âge de 39 ans, après une maladie d'une durée de plus de 3 mois.

Sa mort est le résultat de complications qui ont suivi une violente attaque de grippe.

M. Bloodworth était un des hommes d'affaires les plus capables de l'Etat.

—o—

Un mari tué par sa femme.

Pittsburg, 30 mars — Michel Novackovich, un ouvrier autrichien, a été trouvé assassiné dans son lit dans la pension où il demeurait, au No. 3015 de la rue Smallman, à Pittsburg.

Le crime a été commis par la femme de Novackovich.

Le cadavre a été découvert dans la matinée par un pensionnaire qui avisa immédiatement la police. La femme de la victime et 17 étrangers ont été arrêtés et sont maintenant détenus au poste de police de l'avenue Penn. Dans l'après-midi la femme Novackovich a avoué son crime. Elle prétend que son mari la battait fréquemment et qu'il insistait pour qu'elle menât une vie immorale.

Révoltée des obsessions de son mari et voulant se venger des mauvais traitements qu'il lui faisait subir la femme Novackovich saisit une hachette et en assena plusieurs coups sur la tête de son époux qui ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

—:o:—

L'affaire Nan Patterson

New York, 30 mars—L'affaire Nan Patterson, l'actrice accusée du meurtre de Caesar Young, le bookmaker, a de nouveau paru devant le grand jury de New York aujourd'hui. Plusieurs témoins y compris la veuve du défunt bookmaker ont été entendus par l'adjoint de l'avocat de district M. Rand.

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes,

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ...Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :

$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.80..3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 55 Commencée le 27 janvier 1905

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vincy

DEUXIÈME PARTIE.

De la coupe aux lèvres

IV

L'OCCASION.

Suite.

Une lueur de joie traversa les prunelles du traître qui, cependant, répéta en jouant la stupeur :

—Dans quelques heures, vous aurez quitté Chaville !.....

—Pour n'y jamais revenir....

—Ainsi, vous refusez....

Elle l'interrompit :

—Je refuse....je refuse tout...

—Mais qu'allez-vous devenir ?

Elle ne crut pas devoir répondre à cette question.

Elle avait appelé à elle toutes les forces qui lui restaient.....

Elle s'était redressée davantage.....

Elle semblait très grande....

Et le courroux qui, soudainement, avait empli ses yeux, la fit tout à coup tellement resplendir que l'homme d'affaires, ébloui, recula.

..Marthe dit, dans un suprême geste :

—Je ne sais plus maintenant si vous avez jamais été mon ami.. Si vous avez été mon ami, vous avez eu tort de vous charger de la très triste chose que vous venez de consommer.... Cependant, je vous pardonne.....

"Mais, allez-vous en.....

"Lorsque vous reverrez monsieur de Mirebeau, vous lui direz, simplement, que je le plains.....

"Maintenant.... allez-vous en.... vite !.....

..Monsieur de l'Orge sortit à reculons.....

Avait-il été enfin vaincu par la majesté de cette femme qu'il venait si lâchement de briser ?..

Peut-être.....

Mais, alors, ce n'avait été qu'une brève défaillance car, à peine était-il dans le vestibule, qu'il se dit :

—Ça va très bien.... J'ai réussi.... Ne m'a-t-elle pas déclaré elle-même qu'elle quitterait Chaville dans quelque heures... Et pour n'y plus revenir ?.....

"Où qu'elle aille, je m'en fiche .... Pourvu qu'elle aille loin... Et que nous ne la retrouvions plus.....

Puis, comme, dans le petit jardin envahi de roses toutes lourdes de pluie, il rencontrait Jeanne, venue là, d'elle même, en fidèle et avisée complice pour recevoir ses derniers ordres :

—Tiens.... c'est toi .... Très bien....Ta maîtresse va s'en aller....fit-il brièvement...Donc, chez moi.... dès que tu le pourras .... Arrange-toi pour prendre le même train qu'elle....

Et ... comme il remontait dans son coupé :

—Madame de Maillepré sera heureuse ce soir.. grommela-t-il.

.....

Dès qu'elle s'était retrouvée seule, Marthe était retombée à genoux.....

Et elle s'était reprise à sangloter éperdument....

..Elle sanglotait sur son rêve en miettes, sur son amour brisé .... sur son déshonneur.....

Cependant, malgré les sombres angoisses de son désespoir et l'agonie de son âme, elle murmurait très bas, de temps à autre, d'une pauvre voix très lasse :

—Maman.... maman.... Je n'ai plus que toi.... Oh ! maman que je ne connais pas.....

..Car, dans le naufrage de son amour et de sa vie, elle se raccrochait à cette épave.... à cette unique épave :

La certitude qui, une heure auparavant, lui avait été donnée qu'elle avait.... quelque part .... une maman.... sa vraie maman.....

Et... se rappelant les lettres de monsieur de Tourneël.... elle se voyait déjà aux pieds de ce vieillard.....

Elle se voyait lui avouant sa chute, lui exprimant sa mortelle détresse.... le suppliant d'avoir pitié d'elle.... le conjurant de ne pas l'abandonner.....

Elle se voyait exigeant de lui qu'il lui fît, tout au moins, apercevoir :

..Sa mère !....

Et elle songeait que, cela, seul, pouvait la faire revenir sur la grande tentation qu'elle avait d'en finir, par une mort immédiate, avec une existence qui, désormais, était sans but....

..Puisqu'elle était de celles qui n'aiment qu'une fois !.....

V

LE JUSTICIER

—Voulez-vous me conduire au château de Tourneël ?....

—Au château de Tourneël ?..

—Oui....

..C'était le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, à la sortie de la gare de Mersang-d'Auvergne....

Marthe venait seulement de débarquer, car, bien que partie de la veille au soir par l'express de neuf heures, deux erreurs successives l'avaient, la première fois, envoyée à Aurillac et, la seconde, à Clermont-Ferrand.

Pauvre Marthe !

Elle était méconnaissable....

D'abord, elle était brisée par dix-huit heures de chemin de fer.....

Ensuite, elle était en proie à une fièvre ardente.... le visage marbré de taches rouges.... d'étranges lueurs au fond de ses grands yeux cernés.....

De temps à autre, elle fermait les paupières, comme accablée, et elle frissonnait sous le mince costume noir.... sous ce costume d'orpheline et de délaissée qu'elle avait repris pour venir se jeter aux genoux de son grand-père..

Celui à qui elle s'adressait était le cocher de l'unique voiture stationnant dans l'Avenue ....un grand et large gas doué d'un teint cramoisi .... d'un air de candeur qui frisait l'imbécillité....et d'un tel accent de terroir que la moitié de ce qu'il disait était inintelligible.

Debout auprès de son cheval ....une bique au poil jaunâtre ....il se dandinait gauchement en jouant avec la mèche de son fouet et en considérant Marthe avec de gros yeux ronds étonnés.

—Alors....dit-il si lentement qu'on aurait dit qu'il ruminait ses mots .... alors, c'est au château de Tourneël que vous voulez que je vous mène ?....

—Oui....dit Marthe....

—Ce n'est pas près .... Nous en avons pour une bonne heure ....Avez-vous des bagages ?

—J'en ai ....mais je les laisse en consigne.

Le jeune compatriote de Vercingétorix sembla s'enfoncer dans de profondes réflexions.

—Voyons.... Le château de Tourneël.... c'est bien celui où il y a un noble.... un baron ?...

—Oui .... dit Marthe .... le baron de Tourneël.....

—Le baron de Tourneël ?.... Tiens, il me semblait que c'était un autre nom.... Enfin, ça ne fait rien.... Je vas vous conduire.....

Il avait grommelé cela entre ses dents tandis que, péniblement, Marthe se hissait dans la voiture, une espèce de vieille calèche fermée, à peu près hors de service, et dont les ressorts geignaient sinistrement au moindre prétexte.

Marthe n'avait rien compris à l'aparté du jeune Auvergnat.

—Oui.... je vas vous conduire .... reprit celui-ci en grimpant sur son siège.... Je sais bien où il est, ce château de baron.....

"A preuve que j'y ai conduit des gens de justice il y a six mois passés.... Rapport qu'ce baron avait massacré sa femme et un bourgeois....

Marthe n'avait pas plus compris ce second aparté quelle n'avait compris le premier....et allègrement, les guides lâches et le fouet claquant, son cocher..... confondant les deux châteaux du pays....lança son équipage sur le chemin de Sarlandes !...

.....

Dans une encoignure de la calèche, Marthe se tenait, le buste droit, les mains abandonnées..

Par les glaces baissées, elle regardait machinalement les rues étroites et désertes que bordaient, sans aucun souci de l'alignement, des maisons aux portes et aux fenêtres closes à cause de la chaleur....

Car il faisait excessivement chaud....

Il y avait, comme on dit, d'orage dans l'air....

Au reste, au hasard de brusques échappées, le ciel apparaissait couleur de cendre, avec dans les lointains, une ligne noire de nuages qui s'amoncelaient.

Et, écrasée de fatigue, brisée de désespoir, fermant les yeux, frissonnant de fièvre à tout moment, Marthe se laissait pousser aller au roulis et au tangage de la voiture qui traversait une petite ville morte, avec un bruit